

## *En guise de préface*

Je ne pensais pas que ce serait moi qui aurais le plaisir exceptionnel de présenter aux lecteurs cubains *Les Bonnes de La Havane*, première incursion dans le roman du poète Pedro Pérez Sarduy.

Dans la tradition littéraire cubaine, la coutume selon laquelle les poètes écrivent des contes et des romans n'est pas habituelle, ne prédomine pas. Toutefois, nous devons être très attentifs au fait que, vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, d'importants poètes cubains ont commencé à publier des romans. Et je ne voulais pas présenter cette œuvre sans rappeler tout ce que cette tradition du roman des années soixante doit à un auteur, à un poète comme Pablo Armando Fernández. Parce que le roman de Pablo Armando, qui est une des zones de son œuvre les moins connues, est le roman qui rend possible la naissance du roman *Les Bonnes de La Havane*.

Pedro fait partie de ma famille littéraire. Il est né à Santa Clara en 1943. Il a suivi les cours de licence en Langue et littérature françaises à l'université de La Havane. Nous y avons été condisciples. Pour diverses raisons, Pedro s'est consacré non seulement à la littérature mais – en suivant cette tradition des Caraïbes où les écrivains ne sont presque jamais des professionnels de la littérature mais peuvent être vétérinaires, photographes ou marins – il a exercé des métiers très variés dont un en particulier, le journalisme, auquel nous savons maintenant qu'il doit la fraîcheur et l'optique de sa fiction. Je crois dans le pouvoir du mot et indépendamment du fait qu'il s'agit du roman d'un poète, je dois dire de nouveau que *Les Bonnes de La Havane* naît et se dégage de cette expérience littéraire qu'a fondée Pablo Armando avec *Los niños se despiden* (Prix Casa de las Américas, 1968), mais, en même temps, il se rattache, d'une certaine manière, à un phénomène de la littérature de cette époque, que nous connaissons comme le roman – témoignage. Je pense que le poète de *Surrealidad* a su entrer, et sortir, des ressources littéraires qui

conviennent à cette technique et, surtout, à l'éthique de leurs auteurs face aux espaces et aux personnages choisis. Sans omettre de respecter les conquêtes de la fiction dans le monde du parler hispanique, comme certaines formes du roman, conçu comme un fait ouvert, tellement ouvert qu'il admet, dans son agréable légèreté, beaucoup du discours féminin contemporain.

Pour tout ceci, on doit l'en remercier beaucoup ; non seulement pour le sujet qui choisit une noire cubaine tellement particulière, comme l'est Marta, qui, naturellement, garde une relation étroite avec sa mère, née et élevée dans la ville de Santa Clara. Dans sa jeunesse, elle émigra à La Havane pour y être bonne, en ayant forgé les valeurs qui formèrent ce jeune écrivain.

Je crois que dans ce roman il y a des éléments qui sont fondamentaux parce qu'il ne cesse d'être littéraire et en même temps il s'attache à rendre le parler populaire de certains mondes féminins qui paraissent tantôt tellement fermés, tantôt tellement étrangers au monde de l'homme. Cela est un apport extraordinaire parce que c'est une chronique d'une psychologie sociale inédite dont l'écheveau de relations raciales et de genre est d'une richesse encore inappréciable.

Réellement, je crois qu'il va être très difficile de classer ce roman. L'important est que sa lecture est absolument délicieuse alors qu'elle traite de la vaillance à affronter les conflits de la société cubaine d'aujourd'hui, de la culture cubaine, de l'expérience des migrations, de l'existence de pôles tellement divers de cette culture qui sont disséminés dans l'univers, sachant qu'au jour d'aujourd'hui la culture cubaine est seule et unique. Ne manquez pas *Les Bonnes de La Havane*. Oubliez tout ce que vous avez pu lire et écrire sur les bonnes, en n'importe quel lieu de la planète, en particulier dans ce Tiers Monde. Oubliez Jean Genet et lisez Pedro Pérez Sarduy.

Nancy MOREJÓN

Foire internationale du livre de La Havane

le 15 février, 2002

## LE BAL DES FLEURS

Ce dimanche 15 mai, nous traversions le parc Vidal de Santa Clara quand Rey, mon beau-frère, Antonia et nous deux, avons décidé d'aller déjeuner au Café Parisien. Chose curieuse, bien qu'ayant beaucoup bu on se sentait à peine saouls et on s'amusa à commenter la fête, à chanter quelques-unes de ces chansons à la mode que tout le monde connaît, or, à cette époque-là, Isolina Carrillo faisait à nouveau fureur. Un clin d'œil entre ma belle-sœur et moi, et nous voilà parties :

*Deux gardénias pour toi,  
ces fleurs pour te dire:  
je t'aime, je t'adore, mon amour.  
Prends-en grand soin,  
car c'est ton cœur et le mien.  
Deux gardénias pour toi,  
comme les braises d'un baiser,  
un de ces baisers que je t'ai donnés,  
et que jamais,  
tu ne retrouveras dans la chaleur d'un autre amour.*

Nous aimions chanter et plus encore après quelques petits verres. Orlando et Rey nous accompagnaient en fredonnant, l'un imitait le piano, l'autre sifflait la mélodie, et, en riant, ils écoutèrent Antonia chanter le deuxième couplet :

*Près de toi ils vivront et te parleront  
comme lorsque tu es avec moi  
et tu croiras même qu'ils te diront « je t'aime ».  
Mais si, un soir,  
les gardénias de mon amour se meurent,  
c'est pour avoir deviné*

*que tu as trahi mon amour  
pour un autre amour...*

J'ai regardé la grande horloge en haut de la mairie. Six heures du matin allaient sonner.

*Le Bal des Fleurs* était la fête que toute la jeunesse, surtout les jeunes mariés, attendait tous les ans. Durant des mois et des mois les filles s'y préparaient comme s'il s'agissait de leur trousseau de mariage. Je me souviens que cette année-là le frère d'Orlando, mon mari, s'était marié avec Antonia qui travaillait chez les Triminio, une famille très connue. Cinq d'entre eux étaient pianistes et violonistes de musique classique et, en plus, ils possédaient les meilleurs magasins de tissus de Santa Clara, Cienfuegos et Sagua la grande. Antonia était aussi mince que moi, bien que plus grande, et nous allions toujours faire nos courses ensemble, comme ce jour-là où nous sommes parties chercher les tissus pour nos robes de bal. On avait beau avoir plusieurs costumes des fêtes précédentes, il était inconcevable, sous aucun prétexte, d'aller au bal de l'année habillée comme l'année d'avant et surtout pas comme pour le bal du 24 décembre à Placetas, où avait joué Beny Moré.

Ma mère, Alberta, s'arrangeait toujours pour satisfaire toutes ses filles qui aimaient danser. Elle confectionnait elle-même nos robes de soirée pour les bals où elle nous a chaperonnées le plus souvent tant que nous sommes restées célibataires. Mais ça, c'était du passé pour moi, car j'étais déjà mariée depuis sept ans et j'avais la chance qu'Orlando soit un aussi bon danseur que son frère Rey. Ce jour-là nous étions donc allées ma belle-sœur et moi au magasin des Triminio juste au coin du Parc Vidal, car il y avait de sacrées soldes de beaux tissus et on a acheté tout ce qu'on a voulu. Moi, je pensais me faire une robe en organza avec du taffetas rose et blanc, mais Antonia n'avait pas encore décidé comment faire la sienne. Elle la voulait style épaules nues, mais le tissu qu'elle avait choisi était un satin blanc très difficile à coudre, qui obligerait à poser des baleines pour soutenir le buste et ceci, sans que la couture se voie. Comme on ne s'y était pas pris à temps, elle s'en tira bien, et cette nuit-là, quand elle arriva à la maison en voiture, habillée pour la grande occasion, je fus sidérée de voir à quel point sa robe de soirée

tombait bien ; les épaules découvertes et portait sur les bras et dans le dos une légère étole noire au crochet.

— Qu'est-ce-que tu en penses, Marta, ça me va ?

— Tu es ravissante !

Les deux frères, mon mari et le sien, étaient ravis de nous voir porter nos plus beaux habits et nous travaillions toute l'année pour leur faire plaisir et parce qu'eux aussi, en vérité, s'habillaient il fallait voir comment ! Mon Orlando, tout en blanc comme son frère, n'aimait pas les vêtements de lin, mais plutôt l'alpaga à fines raies blanches, pour l'hiver et la gabardine pour l'été. Cette année-là il étrenna un costume croisé dont tout le monde se sentit obligé de parler tellement il était bien coupé. Il faisait faire tous ses costumes pour sortir chez Cordero, un très bon tailleur. C'était le mari de Florinda, et tous deux étaient de très bons amis à nous. Comme Orlando était cordonnier, il s'était fait une paire de souliers vernis blancs qui n'avaient rien à envier aux meilleurs *Florsisen*<sup>1</sup>, ces chaussures américaines que tout le monde voulait avoir. Ils brillaient comme des sous neufs. Rey, lui aussi vêtu de blanc, mais avec un lin très fin, n'arrêtait pas de se moquer de son frère, et de lui dire qu'il avait l'air plus maigre qu'un paquet de tripes bien brossées.

Tous deux aimaient bien faire la fête et comme en cette occasion y dépenser beaucoup d'argent pour le grand *Bal des Fleurs* de la Société de la Belle Union, celle des gens de couleur. Ce jour-là c'était la fête dans tout Santa Clara à la Société Le Grand Maceo, pour les mulâtres et quelques Noirs fortunés ; au Casino Espagnol, pour les Blancs ayant une bonne position sociale ; au Tennis Club de Santa Clara et au cercle, face au Parc Vidal, où les Blancs riches célébraient leurs réunions. Mais nous, on ne s'occupait pas de ces fêtes, car les membres de la Belle Union s'évertuaient à avoir les fêtes les mieux organisées et à obtenir les meilleurs orchestres. Les plus difficiles à louer et les plus demandés étaient l'Aragon, Beny, Fajardo, Arsenio Rodriguez et l'Orchestre Amérique. Cette année-là, la Belle Union avait loué l'Orchestre Aragon, de Cienfuegos, qui faisait fureur dans tout le pays.

---

1 Florsheim.

Rey avait décidé qu'ils passeraient nous chercher en calèche à neuf heures du soir et ils étaient là à l'heure exacte, tous les deux impeccablement vêtus de blanc. Antonia était vraiment de toute beauté et je n'étais pas en reste, car les compliments de mon beau-frère étaient à mourir de rire.

— Allez, belle-sœur, laisse donc ce vieux et partons ensemble. Tu ne vois pas qu'il cache là sa canne ?

Rey, qui travaillait comme chauffeur particulier d'un architecte très connu, avait cinq ans de moins qu'Orlando et tous deux ne cessaient de plaisanter sur leur âge... Qui était né le premier ? Qui était le plus petit, le plus gros ? Qui buvait le plus et tout ça... Et on en s'amusait beaucoup, entraînés par l'énorme rire contagieux de Rey qui permettait de le reconnaître où qu'il soit. On avait aussi l'habitude de louer une calèche qui nous promenait environ une heure dans le centre. On lançait des serpentins, en faisant résonner crécelles et trompes de carton, puis, comme toute la population était en fête, chacun allait à son grand bal, les uns en décapotables, les autres en voitures de location ou en calèches découvertes, avec leurs chevaux trottant dans les rues pavées de la ville, qui, à minuit, faisait exploser ses feux d'artifice lancés du sommet des plus hauts édifices. Finalement, elle nous laissait au croisement de la ruelle Placido et de la rue de l'Indépendance et l'on faisait alors une entrée triomphale à la Belle Union sous le regard des autres participants. Il y avait toujours au-dehors une foule énorme qui restait là pour voir les tenues des danseurs, surtout les robes des femmes. C'était quelque chose d'inoubliable, surtout quand tu savais que tu portais sur toi toute une année d'économies, car les robes coûtaient parfois jusqu'à cent pesos, et il y avait trois ou quatre fêtes par an. Or comme je l'ai déjà dit, pour rien au monde on ne serait allé à deux bals différents dans la même tenue. Encore moins au grand *Bal des Fleurs*, qui saluait la venue du printemps et inaugurait la saison estivale. Autrefois il coïncidait avec la célébration de l'Indépendance, le 20 mai, mais la Belle Union voulait qu'il soit dédié aux fleurs et il en fut ainsi. Parfois il coïncidait avec la Fête des Mères, qui a lieu le deuxième dimanche de mai, ou avec mon anniversaire, comme ce fut le cas cette fois-là, ou avec l'anniversaire de notre premier fils, le 13 du mois. Mon Ramoncito qui venait d'avoir ses six ans, allait chez sa grand-mère et ses tantes qui vivaient près de chez nous et on savait qu'il était content qu'on s'amuse, à condition de lui ramener, au

matin, quelque friandise. Ma belle-mère et mes belles-sœurs le gâtaient tellement qu'on n'avait vraiment aucune inquiétude, au contraire.

En entrant dans le grand salon de la Belle Union, nous avons salué quelques amis, puis nous sommes ensuite montés au salon du premier étage où se trouvaient les tables réservées à l'avance. Nous nous sommes assises pendant que nos hommes se chargeaient de commander les premières boissons: du cidre El Gaitero et du cognac Pedro Domecq pour notre cocktail spécial: *L'Espagne en flammes*. Antonia buvait peu, sans rejeter de temps en temps un bon verre de cidre mais là, elle n'eut même pas le temps de goûter la première gorgée qu'on entendit déjà le thème de l'orchestre dans toute la Société Belle Union:

*Aragon, Aragon...*

*Si tu entends un son qui donne le frisson*

*il est signé Aragon*

Cela faisait des années que nous ne dansions plus avec cet orchestre car, selon les membres de la Société, le louer revenait très cher, surtout depuis qu'il enregistrait des disques et faisait quantité de tournées dans le pays et à l'étranger. Mais la jeune direction s'était évertuée à organiser un grand bal et seul l'orchestre Aragon permettait de démontrer qu'on savait répondre à l'effort de tous les membres.

Nous nous sommes levés, vraiment contents, pour descendre les escaliers au bras de nos compagnons et jouir d'une nuit absolument inoubliable, qui fut finalement celle où je tombais enceinte de ma petite Thérèse, d'après les calculs de mon gynécologue, le docteur Célestin Chang.

Le premier morceau fut le *danzon\** la *Flûte magique*, où le flûtiste Richard Egües, en solo, lança un défi aux violonistes et aux danseurs. C'était à qui exécuterait les pirouettes les plus audacieuses et en même temps les plus coulées. Suivre un *danzon* n'est pas du tout facile. Tout le monde ne sait pas danser le *danzon*. Il ne s'agit pas de sautiller ni de se trémousser à droite et à gauche comme s'il s'agissait d'un mambo, au contraire tout est affaire de pauses, de grâce dans les passes et tout ça. C'est pourquoi ils attaquèrent ce morceau:

*Non, Négrita, non...  
ne dances plus la conga\* ainsi...  
Non, Négrita, non, je suis membre d'une  
Société  
Et si on me voyait,  
danser comme dans la brousse,  
comment pourrais-je passer  
pour un noir bien éduqué...  
Non...*

Quand l'Aragon jouait cette chanson, c'était la folie : tout le monde reprenait. Un cavalier bien accordé, c'est ce qui peut t'arriver de mieux dans une fête de ce type, et mon Orlando et son frère étaient des danseurs tout simplement hors pair. Mon Orlando me prenait par la taille et me guidait d'une telle façon que je me sentais voler. Grand et mince comme il était, personne n'aurait imaginé avec quelle fermeté il virevoltait dans tout le salon.

Je me souviens comment nous nous sommes connus dans un bal. Je reconnais que, dès la première fois que je l'ai vu, j'ai eu une envie folle de danser avec lui. En ce temps-là ma mère chaperonnait trois d'entre nous, celles qui aimaient le plus la fête et qui n'avaient aucun engagement. C'était lors d'un bal à Ranchuelo, avec l'Orchestre d'Arsenio Rodriguez. Nous y étions allées en excursion avec un autobus loué par la Société pour les jeunes filles qui appartenaient aussi à la Belle Union. Ranchuelo était connu pour donner de belles fêtes pendant le carnaval et il s'y trouvait une belle Société, très bien organisée. Les gens de ce village avaient beaucoup d'argent car presque tout le monde travaillait dans la fabrique de cigarettes « Trinidad et frères ». Ils avaient un centre de réunion, un casino espagnol et une Société de gens de couleur qui était jalosé par toute la province de Las Villas.

Le premier soir où je vis Orlando danser, je le mangeais des yeux et ma mère me pinça au moins dix fois le bras pour que je me calme. Arriva ce qui devait arriver. Nos regards se sont croi-



sés au moment précis où ma mère s'occupait de Yolanda, ma petite sœur, et Orlando est venu auprès de ma mère lui demander la permission de m'inviter à danser. Ma mère ne put qu'accepter, toute méfiante qu'elle soit, non sans s'être laissé flatter d'une phrase qui aujourd'hui encore me paraît bien étrange dans la bouche d'Orlando :

— Madame, j'aimerais que vous m'accordiez une danse, mais auparavant je désirerais danser avec l'une de vos filles, avait-il dit à ma mère tout en me désignant.

— Et qui donc vous a dit que je dansais ? lui avait-elle répondu.

— Ces *danzon* feraient même bouger les pieds les plus fatigués de ce salon.

Mes sœurs et moi on s'est regardées en se cachant la tête derrière les chaises, et on s'est mises à rire. Mais notre mère n'a pas trouvé ça drôle, car on ne l'avait jamais vue danser et, s'il est vrai qu'elle était toujours à fredonner de vieilles chansons, très vieilles, en langue traditionnelle de la religion, on ne l'avait jamais vue esquisser un pas de danse, encore moins sur une piste. En revanche elle nous conduisait volontiers à toutes les fêtes où nous voulions aller, car en définitive, c'était le meilleur endroit pour rencontrer un bon parti et je sais que notre mère s'était mis ça en tête. Que dire d'autre. C'est ainsi que notre relation a commencé et cela aboutit quatre ans plus tard, à un mariage, non sans qu'auparavant nous ayions parcouru beaucoup de salles de bal, toujours avec notre mère comme chaperon, jusqu'au dernier moment, avant que nous ne devenions mari et femme, le 15 février 1942 : j'allais avoir 19 ans et Orlando 25.

\*

\* \*

Le clocher de l'horloge du Parc Vidal de Santa Clara commença à sonner et je regardai la montre qu'Orlando m'avait offerte pour mon anniversaire ; il était effectivement six heures du matin et sur les arbres, les oiseaux qui avaient passé la nuit effrayés par les pétards et les feux d'artifice, préparaient comme chaque matin de chaque jour de l'année leur voyage vers la savane où ils resteraient jusqu'à la tombée du jour avant entamer leur retour.